

Histoire de la politesse de 1789 à nos jours

de Frédéric Rouvillois.

La politesse au jour le jour

Nous sommes en 1804. Emmanuel Kant est mourant. Il reçoit la visite de son médecin. Au moment où ce dernier survient, Kant fait douloureusement l'effort de se lever pour le saluer. Comme le médecin tente de l'en dissuader, le philosophe lui dit simplement : « le sens de l'humanité ne m'a pas encore abandonné ».

C'est d'abord cela, la politesse : une certaine façon d'être et de vivre en société. Comme le disait Alphonse Karr, « il faut donc ou vivre seul, ou être poli ». Voltaire le souligne dans la strophe 38 : « La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage ; de la bonté du cœur elle est la douce image, et c'est la bonté qu'on chérit ».

Mais la politesse est plus qu'un art de vivre avec les autres. Balzac le relevait avec franchise, voire avec cynisme : « Les nuances seules permettent aux gens comme il faut de se reconnaître au milieu de la foule. ». La politesse est donc aussi un code pour initiés dont l'intérêt premier est de se reconnaître et de savoir à qui l'on a affaire. Il n'y a par conséquent pas de politesse sans référence à un ordre social. C'est le mérite de Frédéric Rouvillois de l'avoir mis en évidence dans son « Histoire de la politesse de 1789 à nos jours ». Cet ouvrage a d'ailleurs reçu en 2007 le premier Grand Prix du Livre d'Histoire. Frédéric Rouvillois est professeur de Droit Public à l'Université de Paris, spécialiste de l'his-

toire des idées et grand collectionneur de manuels de savoir-vivre. Son approche privilégie l'influence des événements sur les mœurs et l'irrésistible émergence de la femme dans la société moderne. Il nous fait relire l'histoire des trois derniers siècles à travers le prisme de la politesse.

1-1- Sous l'Ancien Régime, la Cour définit les usages, et les salons en assurent la diffusion. Ces usages frisent souvent le ridicule, et Mark Twain se moque : « Un jeune homme qui s'apprêterait à secourir une jeune fille prise dans un incendie devrait commencer par lui déclarer : « bien que ce soit par le décret d'un sort cruel que je me trouve gratifié du gracieux privilège de faire votre connaissance, accordez-moi, Mademoiselle xxx, l'honneur inestimable de vous offrir l'assistance d'un bras loyal et sincère face au destin ardent qui étend présentement sur vous son aile cramoisie... »

La Rochefoucauld ne s'en offusque guère et affirme que « la bienséance est la moindre de toutes les lois, et la plus suivie ». La plus suivie dans les hautes sphères de la société, s'entend. Cette bienséance permet l'intégration dans le groupe des privilégiés et la distinction par rapport aux autres groupes. Ces autres qui ont si peu d'importance...

1.2 - La Révolution va donc prendre sa revan-

che, en s'attaquant à ce qui symbolise la distinction et la hiérarchisation. Saint Just proclame que « la grossièreté est une sorte de résistance à l'oppression », tandis qu'Hébert éructe force gros mots dans « Le Père Duchesne ». On décide ainsi de s'attaquer à tous les signes de la vieille politesse : le terme « citoyen » remplace monsieur ou madame, on impose le tutoiement, on met à mort l'année civile au profit du calendrier révolutionnaire, les domestiques s'appellent désormais hommes de confiance et certains rêvent même d'imposer un uniforme aux enfants, voire à tous les adultes.

A défaut de rhabiller tous les Français, on se contente de rhabiller Molière et on retouche le texte du « Misanthrope ». Souvenez-vous de ces vers :

« Il tutoie en parlant ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur chez lui est hors d'usage. »

Ces vers sont maintenant politiquement incorrects. Alors, on les met au goût du jour. Pour illustrer le manque d'éducation, le texte devient :

« Le nom de citoyen est chez lui hors d'usage,
Et d'être tutoyé lui paraît un outrage »

Emporté par ces excès, le mouvement s'esouffle rapidement et la chute de Robespierre va voir le retour de la civilité.

1-1- Le nouveau savoir-vivre, celui du XIXe siècle bourgeois, ne procède plus de la Cour. C'est désormais la bourgeoisie qui donne le ton, surtout à partir de 1830.

Dans cette nouvelle société à forte mobilité sociale, on s'efforce de passer de la campagne à la ville. La pratique des bonnes manières devient donc un passeport, le moyen de s'élever, de parvenir, de se distinguer du monde

rural. Comme le souligne Frédéric Rouvillois, « le grand seigneur d'avant 89 n'avait pas à être poli pour se sentir supérieur, tandis que le petit bourgeois orléaniste en a le besoin impérieux. » Il en a un besoin impérieux parce que la politesse devient le signe visible de son statut.

1.3 - La nécessité de codifier les nouveaux usages va provoquer une invraisemblable floraison de manuels et d'abrégés : « Les usages du monde », « Le savoir-vivre et ses usages dans la société actuelle », « Les usages du monde dans la société moderne », « Le code du cérémonial », « La politesse pour tous ». Tous ces ouvrages sont écrits par des baronnes, des marquises, des comtesses et des Madame de... Parallèlement, on assiste à une autre codification, celle du Droit. Car le XIXe siècle est un temps de rigidité : l'anglomanie répand le rigorisme victorien, la pudeur à outrance et le manque de fantaisie. Balzac se moque : « l'Angleterre semble tenir à ce que le monde entier s'ennuie comme elle »

1.4 - La fin du siècle, marquée par l'essor scientifique et le développement de l'industrie, commence à faire craqueler ce vernis social. La bonne société prend ses distances et y met parfois même de l'humour, avec Oscar Wilde qui murmure : « La seule chose que la politesse peut nous faire perdre, c'est, de temps en temps, un siège dans un autobus bondé ». » Mais c'est la première guerre mondiale qui va marquer véritablement le tournant des mœurs et le temps des ruptures.

La guerre a bouleversé les conventions sociales : pendant que les femmes font le travail des hommes, la promiscuité des tranchées fait sauter les hiérarchies et crée de nouveaux rapports. L'après-guerre va alors exacerber les fiertés nationales et accélérer l'essor des systè-

mes totalitaires. L'Etat intervient ainsi de plus en plus dans la sphère privée et impose des usages moins délicats, surtout sous les régimes fascistes qui réinventent les excès révolutionnaires. Les changements les plus spectaculaires concernent la femme. Elle entre dans la vie active, jette ses corsets aux orties et se met à fumer et à conduire. On voit même des jeunes filles sortir sans chaperon, en taille et en cheveux. Et j'ose à peine évoquer l'impudeur lascive des nouvelles danses.

Oui, décidément, le monde bouge. Les rentiers disparaissent, les rythmes s'accroissent et on vole dans les airs. Nivellement des conditions, remise en cause de l'autorité, perte de repères, révolution des mœurs, attaques des surréalistes contre l'ordre établi... Il est temps de faire évoluer les codes sociaux.

Depuis les années 20, cette évolution s'est encore accentuée et s'effectue par à-coups, avec de grands moments de libération comme en 1968, et des périodes de remise en ordre comme sous le reaganisme. Le code des bonnes manières se révisé sans cesse et se simplifie. Mais chaque époque a des tabous. Au XIXe siècle, c'était le sexe. Au XXe, c'était la mort. Ariès dira que « Ce ne sont plus les enfants qui naissent dans les choux, mais les morts qui disparaissent parmi les fleurs ».

2 - Dans cet univers à géométrie variable, comment rester poli ? Peut-être simplement en gardant en mémoire certains usages, quitte à paraître suranné. Comment s'habiller et se parer, comment se fréquenter, comment se saluer et se rendre visite, comment recevoir et dîner ? Voici tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la politesse, sans oser jamais le demander.

2.1 - Le Code de la mode, paru en 1866, pré-

cise qu'une femme du monde qui veut être bien mise et se conformer aux bienséances doit avoir au moins sept à huit toilettes par jour ! C'est sans doute excessif, mais il y a un minimum : quatre toilettes marquent la vie au XIXe siècle :

- le déshabillé pour l'intérieur,
- la toilette du matin pour les courses et les voyages,
- la toilette du jour pour les visites, les promenades et les réceptions,
- la toilette du soir pour les bals, le théâtre et le concert.

L'homme, lui, porte la redingote avec gilet, réserve le veston pour la campagne et se met en habit noir le soir. C'est seulement dans les années folles que le costume avec veston triomphera de la redingote, en attendant le règne du col roulé ou du jogging. Les gants sont un signe de négligé au XVIIIe siècle, interdits à l'église, admis à la chasse et à cheval. Au XIXe siècle, ils sont un accessoire essentiel de la toilette, tant est grande l'horreur compulsive de la nudité. Aujourd'hui, ils se font rares. Le chapeau est incontournable jusqu'aux années mille neuf cent cinquante. Pour la femme, il est à la fois une parure et une armure. Aller nu-tête – on dit en cheveux – est un signe de sans-gêne et d'impudeur. Pour l'homme, c'est le règne du haut-de-forme, uniforme et austère. « La cravate masculine est à la toilette ce que la truffe est à un dîner », écrit Frédéric Rouvillois. Elle permet de se distinguer. Elle constitue la seule fantaisie autorisée dans l'habillement masculin. Un ouvrage paru en 1823 s'intitule « Cravatiana ou traité général des cravates considérées dans leur origine, leur influence politique, physique et morale, leurs formes, leurs couleurs et leurs espèces ». Un autre ouvrage est publié en 1830, « De la cravate considérée en elle-même et dans ses rapports avec la société et les individus ». Savez-vous qui en est l'auteur ? Honoré de

Balzac lui-même.

Enfin, en 1827, nous avons « l'Art de mettre sa cravate de toutes les manières connues et usitées, en seize leçons », dont l'estimable auteur se nomme le baron Emile de l'Empesée. Cela ne s'invente pas !

Mesdames, soyez très vigilantes pour les bijoux. Pas de diamant en plein jour, cela fait parvenue et c'est interdit aux jeunes filles, sauf en cas de bal ou pour leur mariage. Les femmes mariées porteront des pierres précieuses et les demoiselles se contenteront de bijoux fantaisie montés sur argent. Quant aux veuves, elles n'ont droit à aucun bijou.

2.-2 - Ainsi parés et habillés, hommes et femmes peuvent se fréquenter. Mais la grammaire galante du XIXe siècle est sévère. L'homme est tout à fait différent de la femme. A lui la force, l'autorité, le devoir de protection. A elle la supériorité morale, la finesse, la subtilité, mais aussi la faiblesse et la nécessité d'être protégée. Lui a des obligations de faire. Elle a surtout des obligations de ne pas faire. La marquise de Pompeïan le rappelle sévèrement : « Une vraie femme du monde se montre réservée en tout et partout, chez elle, chez les autres et surtout en public ». L'homme offre son bras gauche à sa cavalière et garde ainsi la liberté de son bras droit pour la défendre. Seule exception à la règle, le militaire offre son bras droit, afin d'éviter à sa compagne de se prendre les pieds dans son épée, qu'il porte à gauche (dans le but de la saisir de la main droite, vous me suivez ?).

L'homme précède toujours la femme dans les escaliers, à la montée comme à la descente, et dans les lieux publics, pour la protéger. Bien entendu, les femmes ne prennent pas d'initiative amoureuse. Comme le dit un contemporain, elles peuvent juste « prêter une oreille

courtoise aux galanteries délicates ».

En public, le couple ne donne aucun signe de tendresse ou de désaccord. Sa vie intime est totalement cachée, à tel point qu'il est indécent de montrer la chambre et le lit conjugal, qui sont un sanctuaire. L'amiral Philippe de Gaulle affirmera ainsi n'être jamais entré dans la chambre de ses parents. Dans les relations familiales, le respect dû aux parents est essentiel. La plupart du temps, on se tutoie en famille. Les enfants disent bonjour et bonsoir à leurs parents, les embrassent et s'effacent devant eux. Mais les jeunes filles passent devant leurs parents, pour qu'ils aient toujours les yeux sur elles.

2.3 - Dans les rapports sociaux quotidiens, le salut obéit à un cérémonial rigoureux : se saluer, c'est reconnaître à la fois un lien de connaissance et un degré de respect. Le salut peut être altier, bonhomme, bienveillant, insultant, froid, humiliant, obséquieux, naïf, gourmé, orgueilleux, triste, misérable, audacieux... Il est toujours à l'initiative de l'inférieur vers le supérieur, qui répondra à sa convenance. On évite le contact physique en se contentant de s'incliner. Ces habitudes changeront, lorsque la poignée de main nous viendra d'Angleterre. L'initiative appartiendra désormais au supérieur.

Quant au baisemain, il est temps d'en dissiper les ambiguïtés. Il n'est pas vraiment d'origine aristocratique. Même s'il a pour lointain ancêtre la coutume féodale de baiser la main de son seigneur, il n'apparaît que très récemment, à la fin du XIXe siècle, en provenance probable d'Allemagne. Et c'est la France qui va le remettre à la mode. Il marque avant tout la déférence due à la femme. Il se pratique donc avec douceur et subtilité. La femme dégage sa main droite, l'homme retire son chapeau, s'in-

cline profondément, saisit délicatement la main sans la relever, et l'effleure de ses lèvres. Le baiser doit être léger comme un souffle. Le baisemain ne concerne que les femmes. Jeunes filles et jeunes femmes en sont exclues, toujours par pudeur. On évite les lieux publics, les quartiers vulgaires. « On peut baiser la main dans la rue Vanneau, non dans la rue de Babylone, qui est trop passante ». Dans les salons, seule la maîtresse de maison a droit à cet hommage ; le baisemain ne se pratique pas à la chaîne. Souvenir de son origine féodale, il reste un geste de reconnaissance de souveraineté. A la même époque, la révérence des femmes revient à la mode. Il faut plier légèrement le buste, infléchir le genou et se redresser doucement en arrière.

2.-4 - Habillés, parés, accouplés et salués, hommes et femmes peuvent enfin s'adonner à cette activité essentielle de la vie sociale du XIXe siècle, les visites. Le téléphone n'est pas encore inventé, et il faut bien se voir et se parler. Les femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie ont « leur jour ». Il est indiqué sur leur carte de visite, dans divers journaux et dans certains annuaires. Mon épouse a ainsi un Bottin mondain de 1911 qui indique encore le jour de visite de chaque personne. Il y a plusieurs catégories de visites : semi-officielles ou de cérémonie, de convenance, de digestion (impératives après une invitation à dîner), de noces, de condoléances, d'arrivée, de départ. Elles doivent être brèves, de dix à quinze minutes. Toute visite doit être rendue dans les huit jours. Elles disposent d'un accessoire essentiel, la carte de visite. Manuscrite au XVIIIe siècle, elle est ensuite gravée, jamais imprimée et sans la moindre fioriture. Les hommes y portent titre, prénom, nom et adresse, mais surtout pas de couronne gravée ; les femmes mariées le prénom et le nom de leur mari, précédé de madame, mais jamais

leur propre prénom ou leur adresse. Le jour de visite peut y figurer. Quand on va chez quelqu'un qui est absent, on dépose sa carte de visite cornée.

2.5 - Il est temps de passer à table. Une révolution sans précédent a bouleversé les dîners vers 1850.

Avant 1850, on dîne à la française, avec trois services de plusieurs plats :

- d'abord, les potages, hors d'œuvres, relevés et entrées ;
- ensuite, ce qu'on nommait les rôts : rôtis, légumes et entremets ;
- enfin, les desserts.

A chaque service, les plats sont présentés simultanément et le dîneur picore à sa fantaisie. Ce pluralisme quantitatif est compliqué, lourd et on doit dîner tiède ou froid. Après 1850, on dîne à la russe. Les plats sont apportés l'un après l'autre, sans refroidir. Chacun a le même menu que les autres et tout plat est présenté deux fois, à l'exception du potage et des fromages.

Comme la pudeur du siècle interdit même le contact physique avec la nourriture, on ne mange plus avec les doigts, même les fruits. Les nourritures physiques ne méritant pas qu'on en parle, il n'est pas convenable de complimenter la maîtresse de maison. Cette dernière ne doit pas quitter ses convives un seul instant, attentive à leurs besoins et à la conversation qu'elle dirige finement pour mettre en valeur l'esprit de chacun et éviter les sujets fâcheux : politique, religion et sexe. Quant au café, il se prend au salon. Les hommes se réfugient au fumoir pour s'adonner au vice du tabac. Ils revêtent pour cela une tenue spéciale qu'ils ôteront à leur retour parmi les femmes, pour ne pas les incommoder d'une fâcheuse odeur. Cette tenue spéciale finira par être appelée smoking... Personne ne se sentira autorisé à quitter les lieux moins d'une

heure après la fin du dîner.

3 - Nous aurions pu parler de beaucoup d'autres choses, des parfums, des horaires de repas, du mariage et du deuil, du protocole, de la correspondance, du téléphone et de la voiture, voire d'Internet. Mais, en évoquant déjà tant de choses concernant l'art de vivre en société, j'ai conscience d'avoir déjà bien abusé de votre bienveillance. Je peux comprendre l'irritation de certains d'entre vous à propos d'une civilisation hiérarchisée, injuste et rigide. Je peux aussi saisir la nostalgie de ceux qui regrettent des mœurs si délicates et un certain art de vivre.

Pour me faire un peu pardonner, apaiser les uns et irriter les autres, je voudrais terminer en vous

invitant à ne pas désespérer des temps que nous vivons, même si nous les trouvons barbares et décadents. Ecoutez ce texte : « Ce sont les dames de nos salons qui enseignent les règles de la véritable élégance : elles seules, dans ces temps de laisser-aller, ont défendu de leur influence civilisatrice les principes du bon goût, les traditions des belles manières et la politesse exquise léguée par nos aïeux » Ces lignes n'ont pas été écrites en 1968. Elles sont de Madame de Staël, et datent des années 1820 !

Jacques Pirson.

*« Histoire de la politesse de 1789 à nos jours »
de Frédéric Rouvillois - 2008
Editions FLAMMARION 22,95 euros*